



OBJETS SOUS CONTRAINTE

Une brosse à dents tordue,
une pipe, un sac poubelle,
une bague de fiançailles,
des flacons de parfum...

Un photographe et des
sociologues ont cherché
des objets qui
cristallisent des prises
de décision autour de
personnes décrites comme
atteintes de troubles
psychiques.

Comment prendre une
décision lorsque la
personne concernée est
décrite comme incapable

de décider pour elle-même ?
Comment tenir compte
de son point de vue,
de celui de ses proches ?
Comment ne pas en tenir
compte ? Il faut à chaque
fois mettre en balance
les dangers qu'elle court,
ceux qu'elle fait courir
aux autres, et sa liberté
mise à mal.

C'est la perception
des dangers qui fait
la différence. Quels sont
les risques acceptables,
les risques inacceptables,

et pour qui ?

Chaque décision met en jeu
un mélange d'expériences,
de savoirs, de perceptions
et de normes.

Ces "objets seuils" font
signe, ils signalent,
ils permettent
de raconter les histoires
dont sont tissées les vies
des « psy », ceux qui
souffrent, ceux qui
les soignent,
ceux qui les aiment
et vivent dans
l'incertitude.

Photographies : Jean-Robert Dantou
Textes : Solène Billaud, Jean-Robert Dantou,
Gaëlle Giordano, William Vega, Florence Weber, Jingyue Xing





LA CONTRAINTE

Madame Nicoud vit à l'hôpital psychiatrique depuis plus de dix ans. Voilà longtemps qu'elle occupe une chambre au rez-de-chaussée, dans le service qui regroupe des personnes aux problèmes « stabilisés ». Pour laisser sa chambre à une patiente qui menace de se jeter du premier étage, on la transfère dans un service dédié aux personnes en crise. Le déménagement est douloureux : elle le vit comme une négation de ses progrès. Pourtant, c'est justement parce qu'elle fait partie des personnes les plus « stables » que les soignants l'ont choisie.

Alors que ces derniers empaquètent ses affaires, elle entre dans la chambre qui ne sera bientôt plus la sienne, empoche deux flacons de parfum en verre et part marcher dans les couloirs. Les objets en verre sont interdits dans le service où elle se rend, ils représentent un danger, elle le sait mais n'en a cure. Pour elle, ils représentent un signe de distinction parmi les patients et une modeste révolte contre l'institution. Les soignants devront pourtant les lui enlever, malgré eux.

DU COLLECTIF



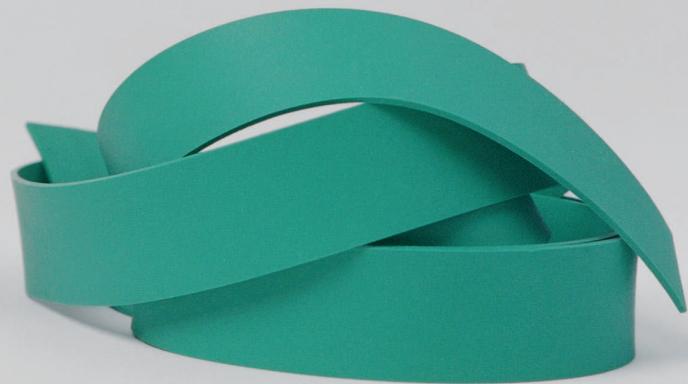
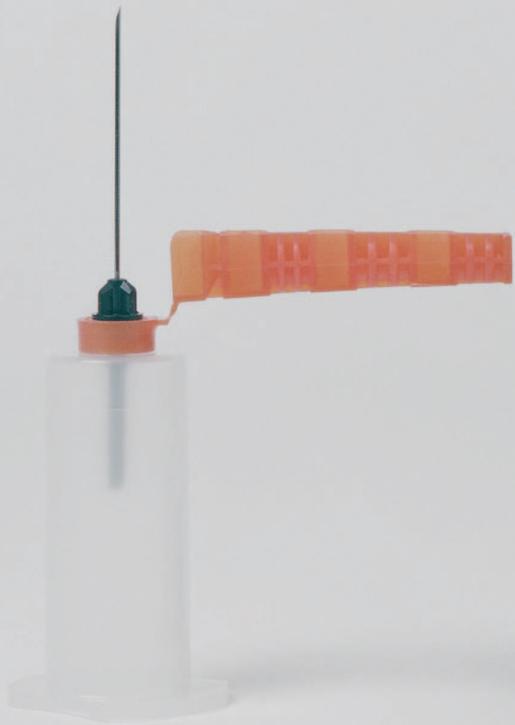
BR LE G , LE T O R B P

Agathe vit avec Laurent, ils habitent dans le 19^e arrondissement de Paris, ils ont deux enfants de 2 et 4 ans. Après plusieurs années de vie commune, certaines attitudes de son mari laissent Agathe perplexe : il change le mobilier du salon sans la prévenir, il achète huit cents disques vinyles dans une brocante, il lui fait la surprise d'une nouvelle voiture. Elle n'arrive plus à mesurer s'il s'agit d'originalités ou de troubles. Les choses se compliquent lorsqu'il commence à devenir agressif et qu'il l'accuse de le persécuter.

Jusqu'au jour où elle retrouve toutes les brosses à dents de la maison tordues. Ce jour-là, cet objet du quotidien déformé et détourné de son usage joue le rôle de révélateur : ajouté à tout le reste, il la mène à envisager la possibilité que son mari souffre d'un trouble d'ordre psychique.

Pour le protéger mais aussi pour se protéger elle-même et ses enfants, elle essaie de le convaincre d'aller à l'hôpital. Sans succès. Comment accepter de contraindre une personne que l'on aime ?

A G A T H E



BILAN SOMATIQUE

Carmen se présente aux urgences générales de l'hôpital. On appelle aussitôt l'équipe mobile de psychiatrie : « C'est pour vous ! Elle a des antécédents de dépression et montre des signes de persécution ».

L'équipe de psychiatrie refuse d'intervenir avant le bilan somatique des urgentistes. L'infirmier psychiatrique se souvient de cette patiente décédée d'une pneumonie le lendemain de son admission en psychiatrie, faute de bilan.

Le bras de fer dure entre les deux services. Les urgences n'écoutent pas l'inquiétude des « psy », qui parlent de leur côté de discrimination pour l'accès aux soins somatiques des patients catégorisés « psy ».

Carmen court dans les couloirs, hurle, s'imagine victime d'un grand complot. Elle attend, longtemps, qu'on prenne une décision peut-être vitale.

C A R M E N



DEMEURER TRIER JETER

André est soigné dans une clinique de psychothérapie institutionnelle où le changement de chambre est une pratique de soin. A cette occasion on lui donne un sac poubelle pour transporter ses affaires. Pour lui, il s'agit d'un déplacement physique, d'une interruption du quotidien, et d'une entrée forcée dans la circulation générale des corps qui constitue la clinique. Pour la clinique, c'est une pratique thérapeutique destinée à éviter « la chronicité » des patients qui tiennent trop à des espaces particuliers.

Mais André ne fait rien. Pour les membres du personnel, le sac représente alors une nouvelle tâche : trier et décider. Paradoxalement, ce qu'on met dans le sac est maintenu, tandis que ce qui est laissé de côté est oublié, jugé indigne.

Mais où habite le patient ?

A N D R É



À DOUBLE TRANCHANT

Waël a les écouteurs sur les oreilles tout le temps, à table, en cuisine, lorsqu'il te parle ou devant la télé. Il n'est pas le seul. Les soignants savent qu'il entend des voix, ils pensent que la musique dans les écouteurs permet de les couvrir en partie. Le son des écouteurs leur sert d'indice de son état : plus la musique est forte, plus les voix sont fortes. Quand on entend les écouteurs d'un patient jusque dans la pièce d'à côté, c'est qu'il y a un problème, et on se prépare à y faire face.

Waël réside dans un foyer de postcure, et l'une des règles pour garder sa place est d'accepter la prise des médicaments. Dans son cas, les écouteurs ont fait partie des multiples signes qui ont alerté les professionnels sur la dégradation de son état de santé, sur le fait que ses voix étaient plus fortes, qu'il avait des hallucinations, qu'il devenait agressif et qu'il avait cessé de prendre ses médicaments. Il a finalement été contraint de quitter le foyer. A quel moment les professionnels ont-ils jugé qu'il n'avait plus sa place ici ?

W A È L



MA PIPE, C'EST MA, LIBERTÉ

Antoine a trente ans, il a grandi dans le 9^e arrondissement de Paris. Brillant élève au collège, au lycée il décroche, au moment du décès de son père. Il s'enferme, une longue dépression va le mener à près d'une dizaine d'hospitalisations en psychiatrie. Il est alors diagnostiqué comme souffrant de schizophrénie. Pendant ces années d'hospitalisation, il se défait progressivement de tous ses objets. Il n'a plus de papiers, plus de brosse à dents, plus de vêtements, plus de téléphone.

Quand je lui parle de mon travail, de la question des choix, des décisions, des objets qui dans son quotidien pourraient symboliser une situation qu'il a vécue, rien ne lui vient. Après un temps, il me dit : "Je pense à un objet... ma pipe... Ma pipe, c'est ma liberté". Cette pipe est le premier objet qu'il s'est réapproprié, après avoir économisé quelques euros par semaine pendant des mois. Elle est pour lui le symbole d'un retour au monde, d'une possibilité d'exister à nouveau.

A N T O I N E



LIBERTÉ

Madame Parrot vient d'arriver dans le service de séjour long de l'hôpital psychiatrique, après plusieurs passages aux urgences : elle a tenté une nouvelle fois de se suicider. Très mince, très faible, elle menace de se jeter dans les escaliers. Depuis qu'elle est là, les soignants la maintiennent attachée à son lit par des bandes de contention. En réunion d'équipe, le médecin psychiatre écoute les infirmiers et les aides-soignants : la patiente est en hospitalisation libre et la maintenir sous contention pose problème, mais elle a déclaré à l'infirmière qu'elle ferait «une bêtise» si on la détachait. Nous sommes vendredi soir et si le médecin décide de la détacher quand même, il faudra qu'un soignant soit à ses côtés pendant tout le week-end. Or il n'y a pas le personnel nécessaire. Comment prendre une décision quand l'équilibre est si fragile entre liberté, protection de la personne et contraintes pratiques ?

DANGER

DÉCISION

Handwritten text on a piece of lined paper, heavily scribbled over with blue ink. The text is mostly illegible due to the dense, overlapping lines. Some words are partially visible, including "Lombardi" at the top, "LUCAS" in the middle, and "NOON" near the bottom. The paper shows signs of age and staining.

Un matin en arrivant
au foyer, je tombe sur
ce bout de papier par
terre, dans l'ascenseur.

Je le garde pendant
plusieurs mois dans mon
carnet avant
de le photographier.
Souvent je le regarde pour
essayer de le déchiffrer,
sans jamais y arriver.
Cet objet me renvoie à moi
même : mes griffonnages, mes
manies, mes listes

infinies de choses à faire
qui au bout de quelques
jours deviennent totalement
illisibles. Cet objet,
comme beaucoup d'autres,
me rassure : moi c'est
moins grave. Il me permet
de perpétuer ce geste,
de garder le fou à distance
du monde rationnel pour
me rassurer sur ma propre
raison.

À DISTANCE



HALLUCINATIONS CÉNESTHÉSIQUES

Xavier est diagnostiqué schizophrène. Il a mis le feu chez lui alors qu'il hébergeait des amis. Accusé d'incendie volontaire ayant entraîné la mise en danger d'autrui, il a été incarcéré.

Lors de son séjour en prison, il a eu des hallucinations cénesthésiques : croyant avoir des brûlures, il a fait des bandes en découpant le drap de son lit et s'en est entouré le corps. Les gardiens de la prison savaient que Xavier n'était pas brûlé. Ils ont voulu lui enlever ses bandes. Il s'est tordu de douleur encore davantage.

Contacté, l'infirmier psychiatrique qui nous raconte l'histoire a pu intervenir. Il sait qu'on peut souffrir d'une brûlure sans être brûlé, comme on peut souffrir d'un bras amputé. Comment identifier une souffrance lorsque l'on n'est pas spécialiste ? Comment agir lorsque la situation vous échappe ?

XAVIER



Souleymane a quarante ans, il a rencontré une femme
il y a un mois et il est amoureux d'elle.
Il veut lui acheter une bague de fiançailles qui coûte
150 Euros. Sous curatelle, son budget hebdomadaire
est limité à 60 Euros. Il va devoir demander
une autorisation exceptionnelle.

Est-ce raisonnable d'acheter une bague de fiançailles
à une femme que l'on connaît depuis un mois ?

Pour la sœur de Souleymane,
c'est trop tôt : il faudrait attendre
quelques mois de plus. Pour Julien,
éducateur spécialisé, la bague de fiançailles
c'est « au bout d'un an ». Pour la curatrice,
la question est aussi de savoir si les finances
de Souleymane lui permettent cet achat exceptionnel.

Finalement, Souleymane a convaincu tout le monde,
il achète la bague et me l'apporte aussitôt
pour que je la photographie. Pendant la prise de vue,
je lui demande ce que fait sa fiancée dans la vie :
"Je ne sais pas, je ne le lui ai jamais demandé...
elle est chercheuse, je crois...
ou serveuse, je ne sais plus".

FAIRE
UNE
FOLIE

S O U L E Y M A N E